
DES LIENS TISSÉS: REGARDS D'AILLEURS SUR NILDA ALVES

Stéphanie Gasse^(*)

Jean Houssaye^(**)

HISTORIQUE DE LA RENCONTRE...

SG – Pourriez-vous nous parler de votre rencontre avec le Professeur Nilda ALVES? Où, quand? Un souvenir en particulier?

JH – Quand? Je ne sais plus, c'est la première fois que je suis allé au Brésil. On peut retrouver la date. Mais peu importe. Evidemment le go-between entre Nilda Alves et moi c'est Inès Barbosa de Oliviera. J'ai eu le plaisir de rencontrer Inès lorsque j'étais Professeur en Sciences de l'éducation à Strasbourg. Je l'ai vue « débarquer » en demande de direction de thèse. Les choses se sont faites, même bien faites, puis Inès est repartie au Brésil.

Nilda et elle se sont rencontrées dans l'avion. Est-ce cet avion, précisément je ne sais pas? Nilda a voulu aider Inès en grande détresse avec ses enfants. Cette relation personnelle s'est poursuivie par une relation professionnelle avec l'UERJ. Elles ont monté un colloque, premier colloque du Laboratoire et m'ont invités dans ce colloque à Rio de Janeiro. C'est dans ce cadre que j'ai rencontré Nilda la première fois.

Quel souvenir j'en ai? Peut-être plusieurs... d'abord je dirai que la 1^{ère} chose qui caractérise Nilda, c'est la force de l'amitié et de l'affectivité. On voit bien qu'elle accepte les gens tout de suite ou non. Pour moi cette acceptation fut immédiate et, à partir de là, nous sommes dans le cercle. Ce qui peut-être m'a frappé c'est que, contrairement à ce que je pouvais vivre une fois arrivé à Rouen, où les relations entre collègues étaient correctes mais distantes, on voit bien qu'à l'UERJ les relations se trouvaient sous une forme rassemblée, une sorte de cercle, où les gens se tiennent les uns les autres, où l'amitié est très forte, les relations très fortes et où le travail intellectuel et

^(*) Stéphanie GASSE est Maître de conférences au Département des Sciences de l'éducation de l'Université de Rouen (France), chercheuse au sein du Laboratoire CIVIIC. Elle a soutenu sa thèse de Doctorat des Sciences de l'éducation en 2008 sous la Direction du Pr. Jean HOUSSAYE.

^(**) Jean HOUSSAYE est Professeur des Universités en Sciences de l'éducation, Université de Rouen (France). Professeur de Philosophie dans l'enseignement secondaire, il devient Professeur des Universités à Strasbourg en 1988. A son arrivée en 1992 à l'Université de Rouen, il reprend le Laboratoire CIVIIC en tant que Directeur et ce, durant 20 ans.

administratif semblait fondé sur ce sous-bassement affectif. Au centre du cercle il y avait Nilda. Elle tissait la toile entre les différentes personnes. Cela m'a frappé par rapport à ce que je pouvais vivre.

Autre type de souvenir... l'amitié s'entretient par les repas en commun, qui ont une très grande importance, le plaisir d'aller déjeuner ensemble au café d'en face au « *Planet* ». Il y a une fidélité très forte à ce café. A chaque visite, inmanquablement nous nous retrouvions au Restaurant tous ensemble; le restaurant a changé mais les convives sont restés. C'est un souvenir que je garde. Un autre souvenir, c'est qu'à cette époque, elles avaient une sorte d'antenne de l'Université un peu plus au Sud de Rio, dont j'ai oublié le nom. Nous partions en voiture avec Inès, Nilda, tous les trois et, avant de commencer les choses sérieuses, on s'arrêtait à une *Churrasco* pour se mettre un peu sur pied. Il fallait avant tout que les nourritures intellectuelles s'appuient sur des nourritures bien solides, en rapport à l'amitié, au partage en commun, à la découverte. Autre exemple, la première année, Inès et Nilda m'avaient emmené à un restaurant bahianais et elles étaient étonnées qu'un français puisse apprécier la cuisine bahianaise qui est tout de même relevée.

Voilà les premiers souvenirs, mais ce qui en ressort c'est une forme de chaleur humaine. C'est d'abord ça.

DE LA COLLABORATION ENTRE LE LABORATOIRE CIVIIC ET LE LABORATOIRE EDUCAÇÃO E IMAGEM...

SG – Vous étiez Directeur du Laboratoire CIVIIC depuis 1996, comment la collaboration s'est-elle faite avec le Laboratoire Educação e Imagem?

JH – La collaboration s'est faite pratiquement immédiatement, sur une volonté commune; nous avons signé un accord de partenariat très général puis avec des conventions et actions particulières, nous avons pu officialiser ce dont nous portions et avions en commun. Mais tout de même sur des lignes communes; même si au départ on ne sait pas ce que l'on va pouvoir réaliser.

Alors... ce qui s'est réalisé se situe à plusieurs niveaux.

Au premier niveau les colloques. En particulier tous les deux ans, le laboratoire de l'UERJ organise un colloque et la présence de CIVIIC est évidente et c'est un lien important. De même qu'au CIVIIC nous avons organisé, surtout au sein de l'axe 2 « Philosophie et histoire des idées pédagogiques », plusieurs colloques. Le laboratoire de l'UERJ était présent, donc cela crée des liens.

Second niveau, les invitations. Rouen a eu une politique de professeurs invités, sur la base suivante: au lieu de faire venir une personne pendant six mois, nous préférons faire venir six personnes pendant un mois. Les brésiliens, surtout les collègues brésiliennes, sont venus chaque année et cela a créé une ouverture, qui débouchait sur des articles. Cela a entretenu le lien de manière régulière. La question n'était pas: est-ce que des enseignants de l'UERJ vont venir, mais plutôt quels enseignants de l'UERJ vont venir? Cela montre une action commune, même si nos modes de fonctionnement ne sont pas les mêmes et il ne s'agit pas qu'ils le soient, nous arrivions à croiser nos approches.

Troisième type de lien, se sont les publications. Suite à la participation réciproque au colloque, à la participation commune, nous avons réalisés des numéros de « TEIAS » centrés sur cette collaboration, dont un numéro entier, ce qui n'est pas rien. Des articles de collègues brésiliens sont parus dans la revue « Penser l'éducation » et des collègues du CIVIIC à titre individuel ont publié dans la revue « TEIAS ».

4^{ème} aspect qui a entretenu les actions, un accord tripartite avec le Musée National de l'éducation. Un certain nombre de collègues sont intéressés par l'histoire; Rouen est le lieu où se trouve le Musée National de l'éducation, une chance pour nous; chaque fois que les collègues brésiliennes venaient à Rouen, elles ont pu travailler au Musée. Cela a contribué aux activités communes.

SG – Oui et également avec les séjours de recherche des étudiants

JH – On en aura la manifestation au colloque de Juin 2013 avec une exposition dont le point de départ est le travail avec le Musée National de l'Education.

Donc ce sont des éléments d'activité commune, mais une fois de plus tout ceci n'aurait pas existé s'il n'y avait pas eu les liens personnels qui se sont développés. Il y a aussi quelqu'un qui a contribué au développement de ce lien, de son suivi, c'est quelqu'un qui a soutenu sa thèse de doctorat à Rouen, qui s'appelle Stéphanie Gasse et qui, après, est partie à Rio et continue d'aller à Rio; le lien est, là aussi, personnel et professionnel, cela entretient les liens entre les deux laboratoires.

N'est ce pas Stéphanie Gasse...?

SG – Oui cela pérennise.

JH – Voilà cela pérennise. Et vous que diriez-vous sur ces deux questions?

SG – Historiquement la rencontre avec Nilda, c'est un sacré souvenir! Cela remonte à Mai 2002, dans le cadre du colloque sur les Utopies en éducation à Waldersbach, c'était mon intronisation au sein du CIVIIC en tant que Doctorante. L'axe 2 organisait ce colloque et j'étais un peu angoissée à l'idée de rencontrer ce groupe. Je me demandais ce qu'était cette sorte de « société secrète » qui ne donnait pas ses codes et modes de compréhension au départ... mais ça c'est la règle je n'avais pas les codes car mon directeur de thèse imposait cela, il fallait venir se confronter au groupe. Les réunions d'axe à cette époque avaient lieu à l'Université de Rouen ou dans un lieu décentralisé hautement pédagogique, symbolique ou en lien avec les membres de l'axe 2 qui faisaient vivre cet axe et ses réunions; donc, du coup, je me suis retrouvée à Waldersbach. Nous étions arrivés un peu plus tôt avant ce colloque pour notre réunion d'axe et il se trouve que nous avons un petit battement entre la réunion de l'axe 2 et le lancement du colloque. Je tournais un peu en rond et j'ai rencontré deux brésiliennes qui avaient loué une petite voiture et qui m'ont proposé de visiter Strasbourg, qu'elles connaissaient bien mais que je ne connaissais pas et je me suis retrouvée embarquée... en me demandant qui étaient ces personnes qui m'emmenaient aussi spontanément avec elles; visiblement, elles cherchaient un tiers pour se balader. Cela a démarré sur un repas, on ne pouvait pas démarrer la visite sans se retrouver autour d'une table. Nilda m'observait beaucoup, elle m'observait avec un regard un peu méfiant au départ, car la complicité était si naturelle avec sa collègue Inès qu'elle devait se dire: attention aux futilités et donc je me sentais un peu observée. En tout cas je me rappelle que c'était autour d'une Flammekuche que l'on a partagée à trois et nous avons poursuivi par une ballade dans les rues de Strasbourg sur les traces de la thèse d'Inès, son entrée en Doctorat avec vous Jean Houssaye. Inès connaissait très bien Strasbourg mais trouvait le moyen de se perdre. Une journée fantastique et nous sommes arrivées en retard pour la Conférence inaugurale du Colloque. Mon Directeur de thèse, vous en l'occurrence, m'avez vu arriver avec les deux collègues brésiliennes, vous souriez de cette rencontre et vous nous cherchiez partout, nous nous étions perdues sur le chemin du retour pour rejoindre Waldersbach. Sacré souvenir, le colloque terminé, nous avons échangé nos mails. J'ai appris durant ce colloque que le lien avec leurs présences c'était Inès. J'ai écrit à mon retour aux filles, sur cette heureuse rencontre, ce sentiment d'appartenance à un groupe, je me sentais moins isolée dans ma recherche. Cette correspondance au départ s'apparentait à du coaching autour de la thèse, des échanges sur ma découverte du monde universitaire.

Et puis Nilda est venue faire un séjour de recherche, elle avait un logement de professeur invitée, ce logement présentait quelques insuffisances fonctionnelles et je lui ai proposé de rester un soir ou deux à mon domicile, elle est restée.

JH – Elle s’est établie!

SG – Oui elle s’est établie et cela nous convenait.

Je vous rejoins sur le maintien du lien: la rencontre au colloque, l’invitation, tisser le lien et, ce qui m’a marqué, cette relation sans complexe entre le professeur et son étudiant. C’est assez surprenant, mais pourtant je m’y retrouvais avec cet échange équitable du temps de parole entre les enseignants et les jeunes chercheurs étudiants de l’axe2. Nilda, Inès fonctionnent sur le même principe: liberté, souplesse, mais avec un cadre. J’étais dès lors engagée dans les relations institutionnelles, d’où une première invitation au « Redes », colloque international, une première table ronde. Tout s’est ensuite fait naturellement et enchaîné et cela représente pour ma part un enrichissement très important.

JH – Le lien affectif mène à un lien institutionnel et les deux choses se mêlent mutuellement.

SG – Une relation de confiance, d’échange réciproquement utile et équitable. On peut dire que le lien affectif mène à ça.

JH – Oui, la qualité de l’accueil, la co-construction.

SG – Cela nous amène à être vigilant à cette qualité d’accueil de l’étudiant ou de l’enseignant étranger, invité.

JH – Il faut bien admettre que l’on ne sait pas faire, eux sont très bons.

SG – Oui, ils sont naturels

JH – Nous sommes nuls par rapport à ça !

NILDA, CHERCHEUSE ET PÉDAGOGUE...

SG – Alors qu’est-ce qui selon vous pourrait caractériser ses travaux?

JH – Ce qui caractérise ses travaux, c’est la volonté d’être au plus près de l’expérience de terrain et de défendre les enseignants de terrain, ne pas être en surplomb par rapport à ces pauvres petits enseignants du primaire et secondaire, alors que nous, nous sommes dans le supérieur; mais c’est essayer de comprendre, de les respecter avant tout et de montrer comment, quand ils sont pris dans des tas de règles institutionnelles, des conditions de travail parfois délicates, comment ces gens-là réussissent à être créatifs contre ou malgré. Le positionnement de Nilda à priori est dans la compréhension, le respect et la défense des enseignants ou des éducateurs, de ceux qui se coltinent le réel avec le quotidien.

D'où cela lui vient-il? Je ne sais pas, elle a été enseignante, qu'a-t-elle vécu par rapport à cela? Il y a très certainement un rapport entre le politique et le personnel, probablement un lien avec ce qu'elle a vécu sous la dictature; son rapport à l'institutionnel est marqué par cela. Dans sa position de chercheur et dans sa position institutionnelle qui tout de même n'est pas n'importe laquelle, Nilda est dans la défense de... On défend son groupe et on doit s'affirmer, car elle sait très bien que les enjeux universitaires et institutionnels sont des enjeux de pouvoir; il s'agit de contrôler le pouvoir, le conquérir, de façon à pouvoir arriver à ses fins et ainsi permettre à ceux avec qui on travaille de pouvoir progresser dans leur travail.

Il y a un côté défensif et affirmatif très fort dans son fonctionnement institutionnel. Cela fait sans doute écho au fait que dans son travail de recherche, ce travail de recherche centré sur les petits et les sans grade. La reconnaissance de tous ces gens au quotidien est essentielle. Ce qui caractérise Nilda c'est ça, la notion d'expérience au quotidien, de pratique, de tactique, de bricolage. Au cœur de sa posture on trouve cette notion de défense contre les puissants, leurs structures qui freinent, qui imposent des modèles et limitent, et qui ne tiennent pas compte du quotidien et de l'expérience. Au cœur des travaux de Nilda mais aussi de son équipe qui travaille avec elle et autour d'elle.

Comment cela s'enracine dans son histoire personnelle, là encore je ne sais pas; mais il y a un rapport. Elle défend et elle est tout à fait capable de se battre, elle est prête à se battre contre, pour faire avancer les choses. Et, dans le bon sens du terme, elle est quelqu'un de pouvoir; si elle veut exister, elle n'a pas le choix, elle l'a tout à fait compris. Il faut être près à se battre, elle a été représentante des enseignants, ce qui n'est pas une position facile; elle a dû prendre des coups, mais elle ne peut s'empêcher d'y aller, si non, d'autres iront et ses idées ne seront pas représentées. C'est une facette de la personne, un personnage indispensable dans un jeu institutionnel. Le monde universitaire est un monde en permanence dans des luttes de pouvoir, et elle sait y faire.

SG – Une fois dans sa salle, une fois la porte fermée face à ses étudiants, que diriez-vous de Nilda la pédagogue?

JH – C'est une pédagogue de l'écoute et une pédagogue de l'affirmation, les deux peuvent sembler contradictoires, mais non, comme elle est très directe, elle va prendre en considération mais également affirmer ses convictions. Elle n'est pas du tout rogerienne, et pourtant, d'une certaine manière, on trouve chez elle les caractéristiques qui définissent Rogers, l'empathie et la congruence. L'empathie car les étudiants se sentent écoutés, ils ont un espace pour s'exprimer; l'enseignement ne va pas leur tomber dessus, ils vont devoir s'impliquer. L'empathie suppose l'implication et la congruence suppose d'être en accord avec soi-même. Cette capacité qui permet

de dire ce que l'on est, comment on ressent les choses. Ce double mouvement est essentiel, et dans son fonctionnement pédagogique il doit en être ainsi. Je n'ai jamais assisté à ses cours, ses séminaires, mais je le sens comme ça. Cela correspond bien au personnage.

Je ne sais pas si vous confirmez?

SG – Oui, dans ses travaux, ce qui les caractérise, c'est que rien n'est possible sans ces professionnels de terrain qui se confrontent à différents publics et finalement peu importe quel statut on leur donne, quelle fonction, à partir du moment où ils se trouvent en face-à-face pédagogique, ils sont pédagogues de plein droit. Je pense qu'au Brésil, l'enseignant est un éducateur, il peut être amené à encadrer un public spécialisé sans pour autant être reconnu comme enseignant dans une structure spécialisée... peu importe, il faut savoir se confronter à différents groupes. Je vous rejoins sur empathie et congruence; ce qu'elle attend de ses étudiants, surtout ce qu'elle leurs insuffle, ce sont des espaces de dialogue, d'écoute, d'échange, elle enrichit, mais elle leur demande de venir l'enrichir avec des supports, des scénarisations possibles, des images, des vidéos, des documents iconographiques, etc. L'étudiant vient avec une proposition, il doit également partir de cas concrets, elle les aide à trouver leur chemin, construire leur réflexion, qu'ils soient acteurs.

JH – Oui, elle ne part pas avec des savoirs déjà là, formalisés et prêts à transmettre et acquérir, mais elle part avec des personnes telles qu'elles sont. Ce qui l'intéresse c'est de réussir à mettre en valeur ce que les gens sont pour leur permettre de s'exprimer, d'aller plus loin, ils doivent être là en entier. Ils doivent être là avec ce qui les construit pour pouvoir progresser. Oui, je n'avais jamais réfléchi à ça, mais finalement, c'est un fonctionnement pédagogiquement rogérien. J'espère qu'elle va m'insulter lorsqu'elle lira cela car le pauvre Rogers, déjà c'est un américain, il n'est pas un homme très engagé, c'est un humaniste mou, et puis il n'est pas un idéologue, alors que Nilda est une idéologue dans le bon sens du terme. Dans le jeu institutionnel, si quelque chose ne lui plait pas, elle va le faire savoir; dans le jeu de la formation et de la recherche, ce sont des jeux différents, les attitudes ne sont pas les mêmes car les règles du jeu ne sont pas identiques. Nilda sait bien faire la différence.

SG – Mais chacun vient avec sa propre identité, ce qui le construit, son histoire de vie. Apprendre à faire avec son histoire de vie et la confrontation au quotidien dans l'acte pédagogique, c'est intéressant, il n'y a pas de classement entre savoirs formels, informels. Voire, les savoirs informels viennent prendre à contre-pied les savoirs formels.

JH – Oui c’est là toute sa démarche: les savoirs classiques et universitaires disent que... et nous allons vous montrer que d’autres savoirs sont présents dans le quotidien et disent autre chose.

DES TERRAINS DE RECHERCHE COMMUNS...

SG – De ce point de vue là, peut-on dire que vous vous retrouvez sur ces points de convergence? En existent-ils d’autres?

JH – Oui, sur l’intérêt aux questions pédagogiques et au fonctionnement pédagogique, à la nature de ce fonctionnement, autrement dit comment appréhender le fonctionnement pédagogique au quotidien.

Nous nous retrouvons sur la prise en compte de l’expérience, la prise en compte du quotidien, le respect pour ce qui se construit chaque jour, le fait que l’on ne croit pas qu’un savoir très élaboré puisse expliquer les choses. Donc sur tous ces points nous nous rejoignons sans problème, c’est ce qui fait que les liens se sont tissés.

SG – Est-ce qu’il y a eu des points de désaccord sur ces questions vives de pédagogie?

JH – (Silence)

Fondamentalement non, il n’y a pas eu de désaccord, il y a dans la manière de définir des recherches, des habitudes différentes. En particulier sur les questions méthodologiques. Nous, nous sommes plutôt très (lapalissade), très cartésiens, les démarches de recherche sont précises. On ne va pas retrouver dans leur laboratoire ce formalisme, on va retrouver quelque chose qui nous étonne c’est l’exubérance.

Ce sont deux traditions; attention, il ne s’agit pas de dire: les brésiliens sont comme ça, les français sont ainsi! Mais, dans les démarches de leur laboratoire et celles du nôtre, l’attention à la méthodologie n’est pas la même. Si elles avaient été en contact privilégié avec d’autres laboratoires français et le CIVIIC avec d’autres laboratoires brésiliens, ce serait sans doute différent. Il ne s’agit pas ici de faire une naturalisation de la différence, cependant quelque chose de cet ordre là peut être relevé.

Une autre différence, entre Nilda et moi, c’est que je me suis davantage intéressé aux pédagogues d’exception: comment des gens ordinaires deviennent exceptionnels, et sont reconnus comme exceptionnels. Elle s’est davantage intéressée aux pédagogues du quotidien, dont elle montre qu’ils sont exceptionnels au quotidien et pourtant ils ne sont pas reconnus comme tels. Les deux focalisations différaient. En ce qui me concerne, j’ai toujours distingué les recherches en pédagogie, des recherches sur la pédagogie. Dans les recherches pédagogiques, on se centre sur le

quotidien, sur comment on se débrouille; dans les recherches sur la pédagogie, ce qui m'a intéressé ce sont les grandes figures. Or chez Nilda, ce n'était pas du même ordre car ses grandes figures sont de grandes figures intellectuelles hors pédagogie, telles que De Certeau, Levi-Strauss, etc. Ce ne sont pas d'abord des figures pédagogiques mais de grandes figures intellectuelles qui permettent de comprendre le fonctionnement du quotidien.

Il y a donc là entre nous un décalage et c'est très bien comme ça.

SG – Que vous a appris Nilda par rapport à vos propres travaux?

JH – Justement, ce qu'elle m'a appris, c'est qu'elle a confirmé l'importance de la prise en compte du quotidien de l'expérience. Cela rejoignait mon intérêt pédagogique et un positionnement: ce n'est pas parce que l'on est chercheur que l'on est formateur, ce n'est pas parce que l'on est praticien que l'on est formateur... il y a donc une voie spécifique pour les praticiens et la compréhension de ce qu'ils font définit la voie pédagogique. Elle m'a conforté dans ce type de positionnement.

Et vous, que vous a-t-elle apporté?

SG – Déjà un autre regard sur mes travaux de recherche, puisque je me suis attachée à caractériser l'éducation non formelle; je pense que ces travaux l'intéressaient, de part la découverte d'autres cultures, puisqu'il s'agissait de découvrir l'autre dans ses caractéristiques et pas exclusivement dans la manière dont il était décrit par des experts, des chercheurs reconnus.

Un autre regard sur l'éducation formelle provoquait le débat. Au Brésil, on ne se pose pas la question de l'éducation non formelle, c'est l'éducation tout court, cela n'est pas cloisonné de telle sorte. Elle m'a ouvert sur les débats sur les curriculum, une vision que nous n'avons pas ici. Je n'ai pas reçu dans les enseignements suivis cette vision sur les dispositifs; c'est d'autant plus marquant à l'heure actuelle où du point de vue institutionnel nous devons adopter certaines normes et cadres de construction de ces dispositifs. Donc c'est intéressant d'avoir son point de vue, un autre regard là-dessus. Et puis elle a enrichi le débat que j'avais sur le partenariat et les différents acteurs sur la scène éducative internationale, de son regard sur les réseaux. Il faut souligner l'importance des réseaux; peu importe qui en est à l'origine, l'essentiel est ce qui s'y passe. C'est quelque chose qui m'accompagne notamment autour des réflexions sur l'accompagnement des publics en difficulté, des exclus de l'éducation, des systèmes éducatifs.

Le regard de Nilda sur les réseaux est vraiment intéressant.

J'ai eu l'occasion de pouvoir participer aux groupes de recherche et d'accompagnement à la recherche qu'elle conduit; ce qui m'a marquée, c'est la pluridisciplinarité de ses ressources, elle est

de formation de géographe et je pense que c'est ce qui fait la richesse de ses enseignements, elle questionne des champs pluridisciplinaires, différents supports pédagogiques. Comme elle fédère, elle réussit à introduire de « grands témoins » d'horizons différents dans ses réunions, tout comme dans les grands colloques qu'elle organise. C'est un chemin à suivre.

JH – Oui, elle est habitée. Je ne sais comment le dire, portée par et porteuse... Alors évidemment elle a peu de distance par rapport à elle-même, et on comprend qu'elle ne puisse pas en avoir, elle est impliquée et donc elle ne peut se mettre trop en recul, mais c'est ce qui fait sa force. Elle est toujours dedans.

SG – Oui, dans l'observation participante.

JH – C'est là que l'on retrouve l'affectif et le relationnel, ce qui la structure, la porte, la fait être, exister, c'est là en permanence et c'est bien ainsi.

SG – On sait tout de même dans les réseaux que l'on peut toujours se référer à elle, se tourner vers elle, même si elle essaie de s'en détacher, de laisser les autres faire.

JH – Oui, car dans les réseaux on sait qu'il y a des personnes qui tissent des toiles. Les toiles existent, car elles sont tenues par des personnes comme Nilda.

SG – **Que peut on lui souhaiter pour ses 70 ans et 50 ans de carrière?**

JH – De continuer comme ça, non?

SG – Oui, nous sommes d'accord, continuer comme ça, c'est pas mal!

JH – Oui, c'est pas mal!

Entretien réalisé le 16 octobre 2012, Université de Rouen, Laboratoire CIVIIC (France)